

Gualtiero Dazzi

Una forza del passato (2021)

Pour voix, trois flûtistes et Live electronics

Texte d'après Pier Paolo Pasolini

C'est avec joie que j'ai accepté la proposition du Trio d'Argent – ensemble Souffle Nomade – de me joindre au projet ***Indicible - Die drei Sprachen*** et de poursuivre avec une nouvelle composition, où la voix de Diana Syrse vient s'entremêler aux sons des trois flûtes, notre chemin ensemble, commencé il y a 25 ans déjà.

Du compte des frères Grimm, qui est à l'origine du projet, j'ai retenu que le jeune personnage est en rupture avec son père. Sa capacité à apprendre des langages qui ne semblent plus avoir *d'utilité* au temps présent le met en rapport aux *forces du passé* et, grâce à cette richesse, le libère d'un destin figé pour pouvoir questionner le monde de façon nouvelle.

Tout en composant une musique qui m'est résolument personnelle, je désire rendre hommage à trois compositeurs qui ont été pour moi des *maîtres* et qui ont, chacun à sa manière, entretenu une relation dynamique avec la *Tradition* : Luigi Nono, Franco Donatoni et Luciano Berio. ***Una forza del passato*** se compose ainsi de trois parties, *Statico*, *Ritmico*, *Fluidio*, en référence à certaines textures musicales de ces trois géants.

Mais il y a un quatrième *Maître* qui m'accompagne aussi, Pier Paolo Pasolini. Pour la partie chantée, j'ai choisi un fragment du *Poème en forme de rose* - extrait bien connu récité dans *La ricotta* par le personnage du réalisateur, incarné par Orson Welles. Dans ces quelques vers, le poète oppose l'évocation de vieilles ruines que plus personne ne sait apprécier, à des constructions « modernes » que tout le monde croit comprendre. En renvoyant dos à dos passéisme et une certaine forme de modernisme stérile, Pasolini s'inscrit dans une tradition en mouvement et fait de ce poème, dans une certaine mesure, son propre manifeste.

La tradition, écrit Martin Buber, *est la plus belle des libertés pour la génération qui l'assume avec la conscience claire de sa signification, mais elle est aussi l'esclavage le plus misérable pour celui qui en recueille l'héritage par simple paresse d'esprit*.¹ À la recherche de cette *force du passé* qui libère, la musique - d'essence dialogique - s'adresse, par une émotion immédiate, à un autre rêvé. Au-delà des mots chantés, elle est *la tentative de dire l'indicible, l'usage le plus extrême et le plus risqué du langage*.²

Juin 2021

¹ Martin Buber, *Judaïsme*, Verdier 1985, préface. Cité par Marc-Alias Ouaknin dans *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, Point Essais, Éditions Calmann Lévy, 1989.

² Roberto Juarroz, *Poésie et réalité*, Les éditions Lettres Vives, Paris, 1987, Page 33.

(...)

Un solo rudere, sogno di un arco,
di una volta romana o romanica,
in un prato dove schiumeggia un sole
il cui calore è calmo come un mare:
lì ridotto, il rudere è senza amore. Uso
e liturgia (...) vivono nel suo stile (...)
per chi ne comprenda presenza e poesia.

(...)

Io sono una forza del Passato.
Solo nella tradizione è il mio amore.
Vengo dai ruderi, dalle chiese,
dalle pale d'altare, dai borghi
abbandonati sugli Appennini o le Prealpi,
dove sono vissuti i fratelli.
Giro per la Tuscolana come un pazzo,
per l'Appia come un cane senza padrone.
O guardo i crepuscoli, le mattine
su Roma, sulla Ciociaria, sul mondo,
come i primi atti della Dopostoria,
cui io assisto, per privilegio d'anagrafe,
dall'orlo estremo di qualche età
sepolta. Mostruoso è chi è nato
dalle viscere di una donna morta.
E io, feto adulto, mi aggiro
più moderno di ogni moderno
a cercare fratelli che non sono più.³

(...)

Une seule ruine, rêve d'un arc,
d'une voûte romane ou romaine,
sur un pré où pétille un soleil
dont la chaleur est calme comme une mer :
rendue là, la ruine est sans amour. Son utilité
et sa liturgie vivent dans son style,
pour qui comprend sa présence et sa poésie.

(...)

Je suis une force du Passé.
À la tradition seule va mon amour.
Je viens des ruines, des églises,
des rétables, des bourgs
abandonnés sur les Apennins ou les Préalpes,
là où vécurent mes frères.
J'erre sur la Tuscolane comme un fou,
sur l'Appienne comme un chien sans maître.
Où je regarde les crépuscules, les matins
sur Rome, sur la Ciociaria, sur le monde,
comme les premiers actes de l'Après-Histoire,
auxquels j'assiste, par privilège d'état civil,
depuis l'extrême lisière d'un âge désormais
enseveli. Monstrueux celui qui est né
des entrailles d'une femme morte.
Et moi, foetus adulte, je rôde
plus moderne que tous les modernes
en quête de frères qui ne sont plus.⁴

³ Pier Paolo Pasolini, *Poesia in forma di rosa - Poesie mondane*, Tutte le poesie, 1er volume, Mondadori, p. 1098-1099.

⁴ Ibid. Traduction personnelle.